

Prologue

Elle a recommencé à boire, je le sais. Je l'entends se cogner aux meubles, à l'étage. Et soudain, elle est là, à l'entrée de la cuisine. Elle tient à peine sur ses jambes. Elle tente d'arriver jusqu'à moi en prenant appui sur les placards sales.

Moi, je joue avec mes petites briques de construction sur le sol en lino. Elle chancelle, s'écroule et se traîne pour s'allonger à côté de moi. Toute nue, les yeux vitreux, le regard flou, elle émet un faible geignement aviné.

— David..., dit-elle, alternant entre gémissement inaudible et braillement d'ivrogne. Viens !

Elle ne semble pas se rendre compte que je suis déjà tout près d'elle. Chaque fois qu'elle me dit de faire quelque chose, j'obéis toujours sur-le-champ. J'adore lui faire plaisir et je déteste la contrarier. Et puis, si je ne lui obéis pas, elle risque de ne plus m'aimer. Elle ne me giflera pas, non, elle ne me fera pas de mal, mais à mon avis, elle sera fâchée. Du coup, je me lève, puis me rassieds, pour qu'elle voie bien que je suis là, à côté d'elle.

Son regard se pose enfin sur moi et elle m'attire à elle. Puis, elle prend ma main et la glisse entre ses jambes écartées. Ça me fait tout bizarre, je ne comprends pas pourquoi elle fait ça. Elle fait aller et venir ma main de bas en haut entre ses cuisses et recommence à gémir. Elle pousse un soupir, continue à se frotter avec ma main et, je ne sais pas

pourquoi ni comment, je comprends que ses gémissements de plus en plus forts ne sont pas, comme je l'ai tout d'abord cru, des manifestations de détresse, mais de plaisir.

Tout content, et puisqu'elle continue à gémir, j'en conclus que c'est un super jeu et je veux bien y jouer, autant qu'elle le veut. Elle continue à se frotter avec ma main jusqu'au moment où elle en a assez.

Alors, ma mère me repousse et, sans un mot, ramasse sa bouteille et repart en titubant vers l'escalier, tandis que je reprends mon jeu de construction sur le lino.

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉLU

1

MA VIE DANS L'OMBRE

La plupart du temps, tu es la meilleure maman du monde. Et puis des fois, tu te transformes. Tu te mets en colère et tu me fais faire des choses que je ne comprends pas. Pourquoi tu veux que je fasse ces choses-là ? S'il te plaît, dis-moi pourquoi. Pourquoi tu ne peux pas chasser ma Méchante Maman ? Elle me fait peur, celle-là. Tu ne vois pas ce qu'elle m'oblige à faire ? Pourquoi tu fais semblant de ne pas savoir ?

Je n'ai que cinq ans, mais déjà une montagne de questions écrase mon cœur de petit garçon. Parfois, j'ai même du mal à respirer. Il n'y a jamais aucune réponse, juste des questions qui se rajoutent encore aux autres. J'ignore si j'aurai un jour des réponses. Tout ce que je sais, c'est que les questions s'accumulent en moi. J'essaie de les refouler, mais il y en a trop. Je me sens comme une grenade dégoupillée.

La maison où je suis né, le 6 avril 1968, se situe dans un cadre idyllique : le petit village campagnard de Calder Bridge, près d'Halifax, dans le West Yorkshire. Mon village ressemble à une carte postale avec ses jolis cottages en

pierre du Yorkshire, son petit pub rural et son petit bureau de poste, le tout niché dans le paysage magnifiquement vallonné de la chaîne des Pennines. J'adore ce décor champêtre : les grands espaces, les champs onduleux, les forêts luxuriantes, la sensation de liberté. J'ai beau n'avoir que trois ou quatre ans, ma mère me laisse jouer dans les bois avec les autres enfants. Tout le monde se connaît, ici, et la solidarité villageoise n'est pas un vain mot.

Notre maison est plutôt isolée, cependant. Elle se dresse à l'embranchement d'un chemin de campagne, c'est la première d'une rangée de quatre. Notre maison est en pierre gris anthracite, envahie de chaque côté par du lierre vert foncé et entourée d'arbres. Bâtie au-dessus d'un profond ravin, elle surplombe une rivière étincelante qui court sur les pierres et les rochers moussus. En façade, les cottages ont un aspect tout ramassé : on imagine des pièces exiguës où la lumière ne pénètre jamais. Mais à l'arrière, le terrain descend en pente douce vers le ravin. Du coup, s'il n'y a que deux étages sur le devant, il y en a deux de plus à l'arrière qui surplombent la rivière. Même en été, la maison reste lugubre et mystérieuse, une vraie demeure gothique.

Mes premiers souvenirs sont faits de cet étrange contraste : des moments d'intimité douillette quand je joue avec ma mère et des moments de noire et froide solitude quand surviennent des changements, dans ma vie de famille comme dans mon environnement.

Dans le temps, il y avait une filature de coton, à une centaine de mètres de là. On peut encore en voir les vestiges le long des berges en brique de la rivière. Entre l'ancien emplacement de la filature et chez moi, il y a un vieux terrain à ferraille, peut-être le plus beau terrain à ferraille du monde, car il est littéralement suspendu au-dessus de la rivière.

Ce terrain, c'est ma deuxième maison. J'adore contempler tous ces merveilleux débris de métal qui s'entassent à perte de vue. L'endroit est sale et graisseux : le paradis pour un petit garçon. Avec Jeff, le fils du ferrailleur, nous jouons à cache-cache parmi les piles de pneus, les poubelles, les portes décapées, les tas de treillages, les tuyaux en plomb, les lavabos et les baignoires en fonte ébréchée, les pièces détachées, les épaves de voiture et tous ces débris inutiles qui se sont imbriqués les uns dans les autres en couches successives, telles les strates géologiques d'un merveilleux royaume du métal. Le père de Jeff est un natif du Yorkshire, bourru mais brave. Il lui arrive de sourire, et même s'il a son franc-parler, il est plutôt du genre taiseux.

Quand je ne suis pas avec Jeff, je joue seul ou avec George, un garçon de mon âge qui habite à quelques champs de là, et dont la maman s'entend bien avec la mienne. Du plus loin que je me souviens, j'ai l'impression d'avoir toujours joué dehors. J'ai beau ne pas être un enfant très téméraire, mon naturel curieux fait que je passe mon temps à observer les animaux, les oiseaux dans les champs et les poissons dans la rivière.

Un jour, en jouant dans la ferraille, je tombe par hasard sur un nid, logé entre de gros blocs de métal rouillé. Du haut de mes quatre ans, je suis émerveillé par les trésors de ténacité, de résistance et d'adaptation que déploie la nature : dans ce lieu *a priori* si hostile, une chose aussi fragile qu'un nid d'oiseau, ferme à l'extérieur et douillettement garni à l'intérieur, a réussi à se faire une place ! Je suis ému de voir comment la vie se développe et prospère dans l'ombre, en silence.

Lorsque je vais revoir le nid, les oisillons sont sortis de l'œuf. Je contemple les coquilles brisées avec stupéfaction. Hier encore, c'était de tout petits œufs en forme de poire,

fragiles, aux motifs délicats. Quand je reviens un peu plus tard, toutes les coquilles ont disparu.

Je demande au ferrailleur ce qu'elles sont devenues.

—Oh, ben ça... c'est la mère qui les a mangées, mon p'tit gars, ou alors, elle s'en est débarrassée, me répond-il. Les oiseaux, tu sais, ça aime que tout soit bien propre et rangé.

—Moi, je les aimais bien, les œufs...

—Pour sûr, p'tit gars, mais tu sais ce qu'on dit : on fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Je pense à cet Homme Lette... Combien d'œufs faut-il casser pour en faire un ? Tous les oisillons sont-ils des bébés Hommes Lettes ? Et la maman des Hommes Lettes, qu'est-elle devenue ? Restent-ils tous ensemble au nid ou s'envolent-ils chacun de leur côté pour ne plus jamais se revoir ?

Je prends l'habitude d'aller voir le nid tous les jours, afin d'observer les oisillons.

Un matin, je trouve le nid vide. Qu'est-il arrivé aux oisillons ? Où sont-ils partis ? Ils ont dû se transformer en Hommes Lettes et s'envoler très loin d'ici.

Papa possède un garage près du terrain de ferraille, un garage fermé à clef où il entrepose quelque chose de très rare et de très précieux. Un jour, il me montre ce que c'est : une Volvo P1800 rouge. Je suis surexcité, c'est la voiture de Simon Templar, le héros de la série qui passe à la télé, *Le Saint* ! La Volvo est d'une beauté folle avec ses courbes amples et son design si exotique. Capable de rivaliser avec n'importe quelle autre voiture que je vois passer sur la route. Nous avons aussi une Rover prénommée Jacinthe, que Papa gare sur un emplacement herbeux, contre la maison. C'est une très belle voiture, celle-là aussi,

le genre de voiture que conduit Jim Callaghan ¹, et Maman dit que Jim Callaghan est quelqu'un de très important. Un jour, il pourrait même devenir Premier ministre.

Mon père, Keith, est grand et fort : il dépasse ma mère de trente centimètres. Il a un visage large, des lunettes à monture de corne, de courts cheveux noirs qu'il peigne en arrière et une épaisse barbe noire. Mais pas de moustache. Du coup, lorsque je me remémorerai la barbe de mon père, des années plus tard, elle m'évoquera irrésistiblement ces postiches que l'on se colle sur le menton pour se déguiser en singe ou en rabbin.

Il aime bien faire des blagues, mon Papa, mais d'un autre côté, il peut se montrer assez froid dans nos rapports. Il n'est pas du tout affectueux avec moi et ce n'est pas non plus un papa qui joue à la bagarre. S'il fait preuve de douceur et de patience à mon égard, il est également très strict sur l'éducation : sévère, mais juste. Contrairement à ma mère, il n'est ni sociable ni grégaire. Il ne sourit pas beaucoup.

Papa est dessinateur industriel, mais sa véritable passion, ce sont ses motos et ses moteurs. Nous avons beaucoup de place chez nous, il y a même un garage sous la maison, rien que pour ses motos qu'il prend sur les chemins des environs. Ce n'est pas lui qui l'a construit, mais il l'a aménagé à sa guise. En bas, dans le garage, il me laisse le regarder démonter un moteur. Fasciné par son savoir et son habileté, je le bombarde de questions.

—Tu fais quoi, Papa ?

—Je change l'huile de la boîte de vitesses.

—Pourquoi, Papa ?

—Pour que les vitesses passent en douceur, fiston.

—Et comment tu fais ?

1. Jim Callaghan (1912-2005) : homme d'État britannique issu du parti travailliste, plusieurs fois ministre et Premier ministre du Royaume-Uni de 1976 à 1979.

—Eh bien, tu vois, il faut d’abord ôter le bouchon de vidange de la boîte de vitesses, laisser l’huile sale s’écouler, puis on dévisse le bouchon de remplissage et on remplit la boîte de vitesses d’huile propre. Ensuite, tu essuies les gouttes d’huile si jamais tu en as versé à côté pour que tout soit bien propre et enfin, tu remets la protection du châssis...

Il m’explique tout ce qu’il fait, geste par geste, sans cesser de travailler. Mais je ne comprends pas trop ce qu’il raconte. Après avoir changé l’huile de la boîte, il s’attaque aux écrous et aux boulons.

—Je peux t’aider, Papa ?

—Oui, mon garçon, tu peux me passer cette clef.

—À quoi ça sert ?

—À serrer les écrous autour des boulons... Tiens, regarde. Mais tu ne dois pas trop les serrer non plus. Sinon, tu ne pourras plus les dévisser en cas de besoin. Il ne faut pas forcer, tu vois...

Il resserre les écrous, complètement absorbé par sa tâche. Ensuite, il polit les chromes jusqu’à ce qu’ils brillent comme le soleil au-dessus de la rivière.

Notre cottage fait partie d’une rangée de quatre. Au fur et à mesure que les trois autres sont mis vente, Papa les achète. Le truc bizarre, pourtant, c’est que certaines de ces maisons appartiennent ou ont appartenu il y a longtemps à la famille de Maman. Cela veut-il dire que mon Papa est de plus en plus riche alors que la famille de ma Maman est de plus en plus pauvre ? Pour moi, toutes ces choses-là restent un mystère. Je ne saurai peut-être jamais la vérité.

Cette maison au-dessus de la rivière, c’est notre petit coin de paradis. Nous n’avons pas de voisins directs, mais il y a un fermier qui habite en haut de la route et qui s’arrête pour nous dire un mot chaque fois qu’il passe devant chez nous, ce qu’il fait plusieurs fois par jour. Pour finir, nous

devenons propriétaires des quatre maisons de la rangée, mais la chose la plus étrange, c'est que nous n'en occupons qu'une seule, celle qui est toujours sombre à l'intérieur. C'est dû à tous ces arbres qui lui font de l'ombre, mais aussi à l'exiguïté des pièces et des fenêtres qui laissent entrer très peu de lumière.

À l'intérieur, les murs sont nus et le mobilier spartiate : la cuisine est équipée d'un minimum de placards en aggloméré et le sol est recouvert de lino. Ce n'est pas la seule cuisine du village à avoir du lino, notre famille n'est donc pas différente des autres, du moins en ce qui concerne le revêtement de sol. Mais si je repense au lino de la cuisine, c'est pour une tout autre raison, bien plus étrange.

Mes parents se sont rencontrés par le biais de l'Église méthodiste. Ils chantaient tous les deux dans la chorale et, comme ma mère se plaît à le souligner, à l'époque de leur mariage, en 1966, ils étaient aussi innocents que l'agneau qui vient de naître. Mais quand je vois ce qui se passe chez mon copain George et que je compare avec ce qui se passe entre ma Maman, mon Papa et moi, je comprends déjà que notre dynamique n'est pas celle d'une famille normale : nous ne faisons jamais rien ensemble. Soit je suis avec Papa qui s'occupe de ses voitures et de ses motos, soit je reste avec Maman qui peut être très drôle quand elle le veut.

Avant d'épouser mon Papa, ma Maman s'appelait Carol Stones. Elle est née en mars 1945. Dans notre salon, il y a une photo d'elle petite fille avec son frère aîné Jim, dans un grand cadre en bois foncé : elle sourit en me regardant droit dans les yeux. Elle est très mignonne avec son petit air effronté. Jim, lui, est beaucoup plus grand qu'elle et il a les cheveux bruns. Il y a d'autres photos de Maman dans la maison : sur l'une d'elles, elle tient sa poupée et

ressemble elle-même à une maman poupée tenant son petit poupon – ils ont les mêmes boucles dorées. Sur une autre photo, elle a les cheveux beaucoup plus raides, blonds comme les blés. On lui a fait des tresses et elle pose debout avec d'autres enfants de sa classe. D'autres la montrent nageant dans la mer ; à califourchon sur un âne ; promenant son chien... Sur une autre encore, elle ressemble à une princesse de conte de fées avec son bouquet de roses et son diadème d'argent – je crois qu'elle est demoiselle d'honneur, mais je ne sais pas qui est la mariée.

Sur toutes ces photos, Maman arbore le même visage rond, les mêmes joues poupines et le même air polisson. Comme le disait toujours mon grand-père, c'est-à-dire son père : « Jeune fille, c'était une beauté. »

Il y a une autre photo dans un cadre en plastique, plus léger. Sur celle-là, elle est plus grande, elle s'est muée en adolescente aux cheveux blond vénitien. Là encore, elle me sourit avec gaieté et chaleur. Sur une autre photo, c'est devenu une grande personne – il me semble qu'elle est à nouveau demoiselle d'honneur. Son chignon s'orne d'un ruban bleu clair assorti à sa robe et elle porte des escarpins blancs tout pointus. Il y a aussi une photo grisâtre qui montre Maman en uniforme d'infirmière, sauf que sur celle-là, elle ne sourit pas.

Il y a aussi des photos du mariage de Papa et de Maman, à l'église méthodiste. Elle est tout en blanc et lui tout en noir. Son visage est moins poupin que sur les autres photos et on la devine changée – plus douce et plus fragile – mais surtout très heureuse. Papa, lui, arbore un grand sourire, comme s'il venait de manger la cerise sur le gâteau.

Enfin, il y a une photo de Papa et Maman ensemble que j'adore regarder. Ils sont au zoo et ont l'air de beaucoup s'amuser. Papa, dans son imper noir en PVC brillant, enlace Maman d'un bras, tandis que sous son autre

bras, on aperçoit un tout petit singe noir. Maman, quant à elle, présente un gros perroquet perché sur son coude et qui les regarde tous deux d'un œil inquisiteur. J'aime me dire qu'ils auront au moins vécu quelques bons moments ensemble.

Plus tard, à l'adolescence, je prends soudain conscience que quand j'étais petit, Maman était toujours un peu négligée, jamais très bien coiffée, les cheveux un peu dans tous les sens... Elle n'était pas belle, mais elle avait une jolie peau (semée de taches de rousseur) et c'était une femme encore séduisante. À ma naissance, elle avait opté pour une permanente aux boucles serrées, coiffure qu'elle a conservée toute sa vie. Elle se maquillait peu et, au fil des ans, elle a presque perdu tout sens de l'élégance et de la mode. Mais quand elle était heureuse, elle avait un sourire magnifique et un rire communicatif.

Ma mère avait vingt-trois ans à ma naissance. Elle ne parle jamais de sa petite enfance avec son frère et ses parents, mais de temps en temps elle fait allusion à certains épisodes de son adolescence. La première fois qu'elle a fait de la moto avec son petit ami, par exemple, ça lui a énormément plu.

D'aussi loin que je me souviens, je l'accompagne chez des habitants du village et nous partons aussi souvent nous promener dans les bois. Maman aime me désigner toutes les fleurs que nous cueillons ensemble. Elle est chaleureuse et affectueuse avec moi, très sociable envers les autres. Mon père aussi est sociable, mais pas de façon aussi chaleureuse. Maman est douée d'un formidable sens de l'humour, à condition que l'on ne se paie pas sa tête. L'autodérision n'est pas son fort.

Les gens répondent toujours aux saluts de Maman. Il faut dire qu'elle serait capable de parler à un réverbère et qu'elle a le don d'amener les autres à lui ouvrir leur cœur.

Les gens ont l'impression qu'ils peuvent se confier à elle et elle compte quelques solides amitiés de longue date. Elle peut passer des heures à bavarder de sujets intimes – de personnes qu'elle connaît, de leur vie, de leurs problèmes – mais ses propos sont aussi mystérieux pour moi que ceux de Papa quand il me parle de ses motos et de ses moteurs.

Mais l'existence de ma mère est scindée en deux parties bien distinctes : elle a une double personnalité. D'un côté, c'est une femme aimante, attentionnée, affectueuse, présente et qui peut être drôle, sympathique et d'une conversation agréable.

Mais elle a aussi une face sombre et lorsque c'est ce côté-là qui apparaît, c'est l'enfer qui s'ouvre sous nos pieds – pour elle, mais pour moi aussi par ricochet. Ce n'est pas que déplaisant, c'est carrément épouvantable. Ma mère se transforme en quelqu'un d'autre : une femme mauvaise, méchante, vindicative, perverse, insensible et sans-gêne. En temps normal, Maman ne dit jamais de gros mots et trouve extrêmement mal élevé de péter ou de roter, mais quand elle se mue en furie, les grossièretés fusent de sa bouche.

Tant que je suis tout petit, les gros mots n'ont aucun sens pour moi en eux-mêmes, mais la façon dont elle me les crache à la figure ou les adresse aux murs et au mobilier quand elle se cogne dedans me fait très très peur.

Je devine que ce comportement est en lien direct avec le fait que ma Maman boit, car je l'ai vue boire des quantités d'un liquide qui sent mauvais – du brandy, ça s'appelle. Elle le boit très, très vite, jusqu'à ce qu'elle soit comme endormie. Sauf qu'elle ne dort pas vraiment. Au contraire, elle est bien éveillée et c'est à ce moment-là qu'elle me fait peur.

Quand elle boit du brandy, c'est déjà terrible, mais il y a pire. Quand elle a trop bu, elle vient me trouver et se

colle contre moi. Jamais je n'oublierai la première fois où ma Maman m'a fait ça, et pourtant, je n'ai que quatre ans.

Elle a bu, comme d'habitude, et même à quatre ans, je devine qu'elle est incontrôlable lorsqu'elle vient m'ordonner de jouer avec elle sur le lino de la cuisine.

Sans rien comprendre à ce qui se passe ni à ce qui pousse Maman à se mettre dans un tel état, je sais pourtant que ce n'est pas la même personne qui se promène avec moi dans les bois et ça me terrifie. Alors que son visage se rapproche du mien, son haleine forte et âcre m'agresse les narines. Ses mouvements sont maladroits, brusques, incontrôlés. Moi, je veux juste que cette Méchante Maman s'en aille et que ma Gentille Maman revienne, mais je n'y crois plus dès qu'elle m'attrape la main et la place entre ses jambes.

Elle fait aller et venir, aller et venir ma main entre ses cuisses, contre cette chose douce et poilue qu'elle appelle sa minette. Prisonnier de ma peur, je suis anxieux de lui plaire, désespéré même. À l'affût du moindre signe qui la rende heureuse, pourvu que je puisse éteindre la colère qui fait rage en elle. Alors, je continue à faire aller et venir ma main dans sa minette jusqu'à ce qu'enfin, elle la repousse.

À mon grand soulagement, elle s'est calmée. D'une certaine façon, je sais que j'ai sûrement agi comme il le fallait : Maman a cessé de se conduire bizarrement, et c'est moi qui l'ai apaisée. J'en éprouve un étrange sentiment de triomphe, d'accomplissement. J'ai l'impression qu'elle a besoin de moi et que j'ai la capacité de la protéger des vilaines choses qui l'agressent.

Je suis toujours terrifié, mais je suis aussi fier d'avoir été choisi : ma Maman m'a demandé de jouer avec elle et c'est moi qu'elle a choisi pour ce jeu. Je suis l'élu.

Ce matin, Papa et Maman se disputent. Papa est de plus en plus souvent en déplacement pour son travail, et même quand il est à la maison, il n'est pas vraiment présent. Ils ne restent jamais ensemble et quand ça arrive, ils n'ont pas l'air heureux.

Papa ne se fâche jamais, il ne perd jamais son sang-froid. La preuve, ce matin, au beau milieu de cette affreuse dispute, il continue à boire tranquillement son café, assis dans la pièce de devant. Je ne sais pas si Maman a bu ou pas, mais elle est très en colère, et ça empire de seconde en seconde. Elle hurle après Papa d'une voix suraiguë, lui jette des objets à la tête sans que je sache ce qu'elle lui reproche. Je me demande même s'il le sait lui-même.

J'aimerais qu'ils arrêtent de se disputer, mais je pense qu'ils n'ont même pas conscience de ma présence. Soudain, Maman lui jette son café au visage. Sans un mot, Papa se lève, sort de la pièce, sort de la maison.

Il devient de plus en plus évident pour moi que Maman a un problème avec l'alcool. Quand elle boit, je perçois une immense rage qui l'habite et je commence à comprendre à quel point c'est dur pour Papa de vivre avec elle, parce que je sais ce que c'est, moi, d'être enfermé avec Maman lorsqu'elle se transforme en quelqu'un d'autre – en quelqu'un qui me fait peur.

Les jours et les semaines passent, et Papa voyage de plus en plus pour son travail. Je cesse de demander à Maman quand il va revenir.

Et enfin, un jour, je comprends qu'il ne reviendra plus jamais à la maison quand Maman m'annonce que Papa et elle ne peuvent plus vivre ensemble et qu'à partir de maintenant, nous ne serons plus que tous les deux.

—Pourquoi est-ce que Papa ne veut pas vivre avec nous, Maman ?

—Parce qu’il ne veut pas, David, c’est tout, répond-elle d’un ton morne.

D’après moi, elle espère me décourager de continuer à la questionner. Elle fait de la confiture dans la cuisine, chose qui lui plaît beaucoup, mais ce matin, je sens qu’elle ne le fait que pour s’occuper les mains et ne pas s’effondrer.

—Mais pourquoi ? Dis-moi pourquoi, Maman.

—Parce qu’on est malheureux ensemble, parce que... *arrête de me poser des questions !*

Je connais trop bien ce ton-là pour insister. Je file me cacher sur le terrain de ferraille. Recroquevillé dans cette grotte de métal, je pense à mon Papa qui me parle de ses motos, de ses voitures, qui fait parfois des blagues que je ne comprends pas toujours et qui ne rentrera plus jamais à la maison.

Je me mets à pleurer quand j’entends des pas se rapprocher.

—Dave, t’es là ? fait la voix du fils du ferrailleur.

—J’arrive, Jeff.

Je m’extirpe de ma cachette et vais jouer avec lui. De toute façon, mon père ne reviendra pas et il ne sert à rien de réclamer des explications.

Sauf que je me trompe. Non seulement Papa revient à la maison, mais en plus il y reste. C’est Maman et moi qui déménageons. En fait, nous n’allons pas bien loin puisque nous nous installons dans le quatrième cottage de la rangée. Les deux maisons se ressemblent beaucoup. En tout cas, elles sont meublées et équipées de la même façon, plutôt spartiate donc.

Du coup, Papa vit à un bout de la rangée et Maman et moi à l’autre. Durant les mois qui suivent, je fais la navette entre les deux, passant énormément de temps avec Maman, très peu avec Papa. Il est souvent occupé, fréquemment en déplacement, n’entretient aucune complicité avec moi et

n'aborde jamais de sujets concernant Maman, notre famille élargie ou notre vie à deux. En revanche, il continue de me parler de mécanique, de voitures et de motos.

Chaque fois que je le vois, je rêve d'avoir un vrai rapport père-fils avec lui, mais cet espoir est toujours déçu. J'aimerais qu'il me câline ou qu'il me prenne sur ses genoux, mais à ma grande tristesse il ne le fait presque jamais.

J'ai cinq ans au moment où mes parents se séparent, vers 1973. Leur mariage battait de l'aile depuis un moment, me confiera Papa des années plus tard, mais il lui a fallu un certain temps pour pouvoir en discuter au calme avec Maman. Elle se mettait à boire et tout échange devenait alors impossible.

Je n'ai que cinq ans, mais déjà un véritable gouffre s'ouvre dans ma vie. Quand Maman m'aide à le combler en s'intéressant à moi, tout va bien. Elle ne m'oblige pas à la caresser tous les jours, il peut même se passer des semaines sans qu'elle vienne me demander de « jouer avec elle ». Mais lorsque ça lui arrive, nous y trouvons tous les deux une certaine satisfaction.

Maman en a besoin pour des raisons que je ne suis pas en âge de comprendre. Quant à moi, c'est très simple : je suis en manque d'attention. Dans ma tête de tout petit enfant, ce jeu est une manière de créer du lien entre ma mère et moi. Et vu que, désormais, c'est elle qui m'élève seule, je saisis d'instinct l'importance cruciale de notre relation.

Quand nous avons fini de jouer et qu'elle ne veut plus que je la touche, elle ne me dit jamais merci, mais elle ne me repousse pas vraiment non plus. Ça deviendra bientôt la norme entre nous et ça me convient très bien.

Je me suis toujours efforcé d'éviter les critiques plutôt que de rechercher les compliments.

Je suis trop petit pour comprendre qu'en réalité, ma mère profite de mon caractère soumis pour commettre le pire abus de pouvoir qu'un parent puisse infliger à son enfant. J'en prendrai bientôt conscience et c'est à ce moment-là que les vrais problèmes commenceront.